

Sol Aparicio

Persistance d'une question *

On ne change pas de question comme de chemise ! C'est la réponse qui m'est venue, en guise d'excuse, quand je pensai que j'allais reprendre ici des choses déjà dites à Buenos Aires ¹. J'ai réalisé ensuite que c'était cohérent avec ce titre, « Persistance d'une question », d'abord donné à propos de celle que Lacan nous a léguée avec la passe ². Enfin, ce titre vaut également pour le travail fait dans ce séminaire qui s'était déjà penché sur un paragraphe de cette « Préface ³ » durant l'année 2005-2006 ⁴.

Neuf ans séparent la « Proposition ⁵ » de 1967, que Lacan écrit « dans l'espoir » d'éclairer ce qui se passe au moment où quelqu'un fait le pas « d'entrer dans le discours analytique », de la brève « Préface » de 1976, dans laquelle il formule à quatre reprises une question concernant ce qui peut décider quelqu'un à être analyste. J'en ai déduit que, telle qu'il l'écrit, « la question reste », elle reste posée pour nous aujourd'hui.

Il se peut que ce ne soit pas exactement la même, mais il paraît indéniable que cette question, à laquelle Lacan dit qu'il est arrivé ⁶ – elle n'était donc pas là pour lui depuis toujours –, se profile depuis

* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 3 juin 2010.

1. *Wunsch*, n° 8, « Première Rencontre Internationale d'École à Buenos Aires ».

2. À ce propos, Sidi Askofaré n'a pas hésité à parler de « la demande de Lacan ». Cf. « Politique de la passe : la responsabilité du cartel », *Wunsch*, n° 9, « Expériences de passe ».

3. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571-573.

4. *Mensuel* n° 13, 14, 17, 19 et 21.

5. « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 243-259.

6. J. Lacan, « Conférences et entretiens aux USA, MIT, 2 décembre 1975 : "Qui est capable d'être un analyste ?" », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 53.

son séminaire sur le transfert et persiste, ou se développe en de nouvelles déclinaisons dans la suite de son enseignement.

Le principe affirmé depuis la fondation de son École n'a pas varié. Personne ne peut nommer quelqu'un analyste, « l'analyste ne s'autorise que de lui-même ». Qu'il s'autorise voulait dire explicitement en 1967 que « l'autonomie de l'initiative du psychanalyste y [était] posée en un principe qui ne saurait souffrir de retour ⁷ ». C'est le principe maintenant reconnu comme un « fait patent ».

Que signifie alors la substitution du « s'autoriser » de la « Proposition » par le « s'hystoriser » de la « Préface ⁸ ? » Lacan avait déjà limité la portée du côté quelque peu solipsiste de sa formule initiale en y ajoutant dans *Les non dupes errent* : et de quelques autres – « l'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres ⁹ ». (Au moins de ceux qui s'analysent avec lui. Ce dont la confirmation pourtant tardera à venir, s'il est vrai que seule la passe permet de vérifier à proprement parler qu'il y a eu analyse.) À la même époque, s'adressant au *groupe italien*, il avait posé que l'analyse, tout en étant nécessaire, n'est pas suffisante pour faire un analyste, « pas-tout être à parler ne saurait s'autoriser à faire un analyste ». Ce n'est donc pas pour rien, on s'en doutait, que l'« auto » est ensuite barré par l'« hysto », c'est le vieux problème de l'extraterritorialité de la psychanalyse, toujours en cause.

Remarquons également que Lacan ne parle pas ici du moment de « mise au point » du désir de l'analyste ¹⁰. Ce qui vient à la place, c'est son « hystorisation », soit la modalité du témoignage qui emprunte au discours de l'hystérique la mise à l'épreuve des signifiants maîtres à des fins de savoir. (Est-ce son expérience de la passe qui a motivé ce changement d'accent ?)

L'*hystorisation* de l'analyse à la fin, faisant pendant à l'*hystérisation* du discours au début, implique explicitement la référence aux discours. Il s'agit non plus seulement dans la passe de l'acte, du passage de la tâche analysante à l'acte analytique, mais du discours, de ce que « chacun apporte sa pierre au discours analytique en témoignant de

7. La première version de la « Proposition », publiée en annexe dans *Autres écrits*, op. cit.

8. B. Nominé avait commenté ce point, cf. *Mensuel* n° 19, novembre 2006.

9. J. Lacan, *Les non dupes errent, 1973-1974*, séminaire inédit, séance du 9 avril 1974.

10. J. Lacan, « Raison d'un échec », *Scilicet*, n° 1, p. 47, et *Autres écrits*, op. cit.

comment on y entre ¹¹ ». C'est le souci manifeste dans la « Préface », bien qu'il l'ait été déjà, celui de « supporter le statut d'une profession, nouvelle venue dans l'histoire ».

Que l'historisation de l'analyste soit un fait patent n'empêche nullement la question – voici sa première formulation – « de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'historiser de lui-même ¹² ». Lacan argumente : « Ça ne saurait être son propre mouvement puisque sur l'analyste, il en sait long, maintenant qu'il a liquidé, comme on dit, son transfert-pour ¹³. » Il laisse entendre ainsi que savoir à quoi l'analyste est réduit à la fin devrait conduire, logiquement ou naturellement, à ne pas vouloir être analyste, ne pas vouloir être cet objet rejeté. En quoi il nous rappelle au moins que cela ne va pas de soi, et que le rapport de celui qui s'historise de lui-même à ce déchet mérite d'être interrogé.

La deuxième question suit immédiatement, elle me paraît résonner comme une exclamation : « Comment peut lui venir l'idée de prendre le relais de cette fonction ¹⁴ ? » Il y a là l'expression d'un étonnement devant quelque chose d'invraisemblable. « *Comment* est-ce possible ! » Y verrons-nous la trace ou le signe de la part de réel que comporte l'acte et qui échappe à toute historisation possible ?

Lacan enchaîne en tout cas avec une troisième formulation de la question, censée éclairer la précédente : « Autrement dit, y a-t-il des cas où une autre raison vous pousse à être analyste que de s'installer ¹⁵ ? » Cette autre raison pourrait alors répondre à la question de savoir comment vient l'idée...

Qu'est-ce qui pousse à être analyste et donc à passer outre ce qui semblerait naturellement s'y opposer ? Cette autre raison est-elle différente pour chacun ? Peut-on parler d'une cause singulière et que peut-on en dire ?

L'insistance sur ce qui pousse – « à s'historiser », « à être analyste » –, ne peut que nous faire penser à la poussée freudienne, au *Drang*. Interrogé aux États-Unis sur la façon dont il choisissait ses

11. J. Lacan, *RSI*, séminaire inédit, séance du 19 novembre 1974.

12. J. Lacan, « Préface... », *op. cit.*, p. 572.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*

analysants, Lacan répondait qu'il mettait l'accent sur la demande, car « il faut que quelque chose pousse ¹⁶ » ; « j'essaie que cette demande les force à faire un effort ¹⁷ », disait-il, « parce que même pour un symptôme obsessionnel des plus encombrants qui soient, il n'est pas sûr qu'ils feront effort de régularité pour en sortir ¹⁸ ». Sans négliger la part de l'analyste, essentielle, dans la mise au point de cette demande, on peut dégager ici la question sur ce qui pousse certains à poursuivre l'effort jusqu'à la satisfaction de la sortie.

N'y aurait-il pas une articulation à établir entre ce qui pousse quelqu'un à être analyste et ce qui l'a poussé à poursuivre l'analyse jusqu'à sa fin ? En d'autres termes, n'y a-t-il pas dans cette « Préface » une question sur ce qui fait le désir d'un analyste, en tant que désir qui n'est pas pur, et qui est distinct de sa mise en fonction comme « désir de l'analyste » ? [En quoi consiste l'opération par laquelle l'analyse permet la mise en fonction d'un désir qui, pour être inédit, n'en est pas moins enraciné dans le savoir inconscient ¹⁹ ?]

À ce propos, je voudrais citer le témoignage d'une analyste de l'École nommée l'an dernier, Cora Aguerre. Lors d'une intervention faite à Bilbao, détaillée, précise, argumentée, elle a clairement articulé ce qu'il en est de son désir d'analyste à ce que Freud aurait appelé son « désir-sexuel-de-savoir », *Wissbegierde*, sa curiosité. Cette articulation « du désir de l'analyste avec l'infantile » s'est dévoilée pour elle au moment où, s'étant enfin décidée à faire le pas de se présenter à la passe, elle fait un rêve d'angoisse qui lui permet de reconnaître dans le regard d'un animal immonde, un rat, une avidité infantile de savoir (ça voir), l'attrait éprouvé pour l'immonde et la misère, objets du rejet des autres et renvoyant chez elle à sa « rencontre précoce et traumatique avec la mort, la sexualité et la folie ». [Le sujet franchit alors encore un pas, il se *déprend* ²⁰ de l'objet, la perte de jouissance traduisant un virage subjectif.]

16. J. Lacan, « Conférences et entretiens aux USA, Entretien à Yale University, 24 novembre 1975 », p. 33.

17. *Ibid.*, p. 32.

18. *Ibid.*, p. 33.

19. Sont indiqués entre crochets les ajouts faits après la présentation de cet exposé au séminaire.

20. Ce verbe, souvent utilisé en ce sens en espagnol, me paraît ici bienvenu. Je m'en étais servi dans « Apprendre et (se) déprendre », *L'En-je lacanien*, n° 9, Toulouse, Érès, décembre 2007.

J'ouvre ici une parenthèse pour insérer une remarque latérale suggérée par ce rêve. Les rêves d'angoisse sont, me semble-t-il, assez fréquents dans les moments de passe, en cours d'analyse et dans la procédure. L'angoisse éveillée dans ces rêves est sans doute la traduction subjective de l'objet *a*, qui est représenté dans le rêve. Il y a là non pas rencontre mais approche du réel de la jouissance, une « imminence intolérable de la jouissance ²¹ » qui réveille. Cela est chargé de sens, de *jouis-sens*. Et, en un sens, nécessaire, faisant partie du programme de l'analyse, de l'élucidation du symptôme. Ce n'est d'ailleurs possible que dans la mesure où l'analyse a réussi une levée des refoulements. Le parti que l'analysant en tire, le gain de savoir dépend du point où il en est.

D'autres rencontres ont lieu de manière contingente : la perte d'un objet aimé ou une grave atteinte du corps, une maladie mortelle. Quand elles adviennent durant le temps de fin, elles peuvent déchirer l'écran fantasmatique et valoir comme expériences du réel : au lieu de relancer la recherche de sens impliquant le sujet, il arrive en effet que l'analysant en prenne acte et y trouve l'occasion de prendre la mesure de l'impossible.

Le témoignage de notre collègue rend compte de l'urgence évoquée par Lacan, l'urgence de mettre un terme au mirage de la vérité, qu'elle situe comme étant celui du fantasme ²². Mirage de la vérité fantasmatique, donc, qui trouve pour elle son terme dans « la satisfaction de la séparation », « d'une liberté conquise ». Allégée de la jouissance du symptôme, ayant pris la mesure de l'impossible à la suite d'une intervention décisive de l'analyste, elle en vient à « s'autoriser à jouir (*disfrutar*) d'un destin différent » de celui de ses proches. (Ce *disfrutar* espagnol – du latin *fruor*, « jouir » – n'a pas de strict équivalent en français, c'est à la fois profiter de, prendre plaisir à et jouir.) On peut y repérer le changement de satisfaction. Comme on peut y lire que l'urgence d'y atteindre a bien été « pesée » – ce qui permet au sujet de savoir, avec la certitude acquise par son expérience, qu'il est possible de satisfaire la « requête d'une urgence ²³ ».

21. C'est ce que dit Lacan à propos du cri muet, opposé au cri de la vérité (*Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 24). On retrouve ce cri muet dans des rêves d'angoisse où la voix manque au rêveur voulant appeler.

22. Il me semble qu'elle rejoint sur ce point P. Barillot, cf. *Mensuel* n° 14.

23. Point commenté par Colette Soler dans ce séminaire en mai 2010.

Ici prend place, dans le texte de la « Préface », la quatrième question concernant le vouloir être analyste : « Comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence ? » Dans son séminaire de l'année 1969, Lacan avait soulevé la question de savoir « quelle satisfaction peut rencontrer [l'analyste] ²⁴ ». Il me semble qu'il n'a pas répondu ; et que, par contre, il répond ici à la question de savoir « comment quelqu'un peut se vouer » à satisfaire les cas d'urgence, en indiquant que cela se peut quand ce quelqu'un a lui-même vérifié que c'est possible. Il fait l'historisation de l'analyse pour le savoir soi. Et il fait la mise à l'épreuve de cette hystorisation dans la passe si l'on veut le faire savoir à d'autres et « l'éclairer par la suite ²⁵ ».

Quelques mois avant la rédaction de sa « Préface » à une édition anglaise du *Séminaire XI*, et alors qu'il était engagé dans la lecture d'un écrivain de langue anglaise, Lacan est allé parler à des universitaires et des analystes anglophones sur la côte est des États-Unis. D'emblée, il les interroge : « Comment en êtes-vous venus à faire ce *job* qui est très dur, être analyste ? » Il pose cette question de façon répétée lors de sa première conférence. Il invite à ce qu'on lui réponde simplement. Et il commence par y répondre lui-même, pour lui-même. Il *hystorise*, fort simplement, son propre parcours. Celui dont on trouve dans la « Préface » « une très brève allusion » au titre du « grain de sel » par lui apporté à la peste freudienne, « fait d'hystoire » où il s'est « trouvé pris d'aventure » pour s'être intéressé à Aimée...

Il commence donc par dire aux Américains qu'il est devenu psychanalyste « sur le tard, pas avant trente-cinq ans » – vers 1936 donc, quelques années après la publication de sa thèse de doctorat en médecine. Et il explique comment il l'est devenu, de quelle « façon particulière, atypique ». Il fait référence à sa thèse de l'époque sur la « paranoïa d'autopunition » et, soulignant qu'à son avis la psychose est un essai de rigueur, il relève qu'en qualifiant ainsi cette paranoïa, il avait sans doute « poussé la logique un peu loin ».

Or, c'est justement cet excès de logique (qu'il lui est arrivé de dénoncer chez d'autres, Laplanche, par exemple, au sujet de son travail

24. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 351.

25. L'expression est de Lacan qui apportait là une précision à sa « Proposition ». Cf. la seconde partie du « Discours à l'EFP », rédigée en 1970.

sur Hölderlin) qui lui fit remarquer, dit-il, qu'il y avait « quelque chose du même ordre » chez Freud. Dans sa thèse, il avait « appliqué le freudisme sans le savoir ». « Du fait de [s]on contact avec la maladie mentale », le *style* de Freud, « sa manière de dire », de parler des fous, *s'imposa* à lui.

On entend bien dans ces propos qui peuvent paraître anecdotiques un *pourquoi* sous le *comment*, une raison d'être de la chose, si je puis dire, à laquelle le *comment* renvoie, non pas au-delà des contingences mentionnées mais plutôt les orientant.

Un peu plus loin, toujours dans la première des conférences qu'il a prononcées, Lacan révèle un autre élément touchant à son parcours. Il dit d'abord que la découverte freudienne de l'inconscient est celle d'un savoir, noué au matériel du langage, qui vous colle à la peau et « à partir duquel on peut expliquer [...] comment [quelqu'un] a réussi à s'ajuster plus ou moins bien dans la société ²⁶ ». Il est frappé par l'existence de ce savoir inconscient qui fait que « nous ignorons comment nous finissons par trouver notre place ici ou là – au pifomètre –, pourquoi nous sommes aspirés par quelque chose ²⁷ ».

C'est alors qu'il remonte au temps d'avant sa thèse et dit ceci, qui nous indique ce par quoi il était aspiré, lui : s'il est « venu à la médecine », c'est qu'il avait « le soupçon que les relations entre homme et femme jouaient un rôle déterminant dans les symptômes des êtres humains ²⁸ ». Puis il ajoute : « Cela m'a progressivement poussé vers ceux qui n'y ont pas réussi, puisqu'on peut certainement dire que la psychose est une sorte de faillite en ce qui concerne l'accomplissement de ce qui est appelé "amour ²⁹". »

Lacan était donc aspiré par le soupçon de l'impossible rapport sexuel, par ce réel-là dont il dit aux Américains que c'est « la fin de la vérité, la vérité vraie ». Aspiré aussi, secondairement, par la conscience ou l'aperception du fait que l'amour y supplée, mais pas pour tous. Comme du fait que les autres, ceux pour qui ça ne marche pas, se distinguent tout d'abord par leur essai de rigueur et ensuite de ce qu'ils commettent des écrits. Lacan souligne : les écrits de sa

26. J. Lacan, « Conférence à Yale University », *op. cit.*, p. 16.

27. *Ibid.*

28. *Ibid.*

29. *Ibid.*

patiente, auxquels il s'est intéressé. Ceux de Schreber, qui ont retenu Freud. Sa thèse, un écrit également, et qui n'était pas son premier. Alors que Freud devait être aspiré par autre chose – intéressé par l'hystérie –, il fut amené non pas à « colliger des écrits », note Lacan, mais à écouter d'abord, puis à lire. À lire « qu'il y avait un inconscient ».

L'amour donc, s'il n'est pas en faillite, masque l'impossible du rapport sexuel, il en barre l'accès. On aperçoit pourquoi l'expérience du réel est bien plus à la portée du sujet dans le champ de la psychose – cela détermine, sans doute, aussi bien sa recherche de rigueur que son recours à l'écrit. (Comme le disait Jacques Lebrun au sujet des mystiques ici même, en septembre dernier, « l'écriture permet d'exprimer ce qui ne peut être dit », elle est « une ultime barrière contre l'effondrement ³⁰ » ³¹.)

Quitte à *imaginer* un peu, je dirai que le quelque chose par quoi l'on est aspiré est ce qui fait trou, une question qui ne renvoie pas à d'autres mais à du réel. [Place occupée par les mythes, Lacan l'a montré.] Pour que ça pousse à être analyste, encore faut-il que la cause du désir vienne s'y loger...

En lisant Lacan, au fil du temps, j'ai eu l'impression qu'au fur et à mesure qu'il fraye le discours analytique, il cesse d'évoquer la cure pour ne presque plus parler que de l'analyse ou de l'expérience analytique – soulignant ainsi que c'est l'expérience de l'inconscient dont il s'agit fondamentalement, expérience qui met en avant la division dont le sujet n'est pas curable. L'analyse n'est pas seulement quelque chose de plus qu'une cure, elle est quelque chose d'autre. Quand on pense à la diversité des demandes qu'un analyste peut recevoir et à ce qui s'ensuit pour chacune d'entre elles, *expérience analytique* dit mieux ce que ces différentes expériences de parole ont de commun. Parmi ceux qui s'adressent à un analyste, pas tous demandent à être libérés de leur symptôme.

C'est pourtant bien à la cure, surprise pour moi, que la « Préface » fait référence. Je m'arrête donc, pour terminer, sur le passage en question. Lacan vient de pointer que l'analyse, « inventée par un

30. J. Le Brun, « Psychanalyse et mystique : quelques questions », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 8, Paris, février 2010.

31. Dans le champ de la névrose, c'est le symptôme qui met sur la voie du réel, sous le mode de ce qui, se répétant, « se met en croix » pour empêcher que ça marche. Cf. « La troisième », conférence inédite, Rome, 1^{er} novembre 1974.

solitaire [...] se pratique maintenant en couple ³² ». Il écrit ensuite : « Donc il y a l'analyste à compter dans la cure. Il ne compterait pas, j'imagine, socialement, s'il n'y avait Freud à lui avoir frayé la voie ³³. » La cure, le couple analytique et son inscription sociale (ap)paraissent noués.

« La cure » nous ramène à l'enjeu premier de la pratique inventée par Freud, au symptôme « curable ³⁴ », et à ce qui du symptôme demeure, limitant sa portée. En même temps, nous sommes renvoyés dans ces lignes au discours analytique, au lien social à deux « déterminé par la pratique d'une analyse ³⁵ », et au statut social de ce discours. Or, fin 1974, Lacan avait avancé à Rome, au cours de « La troisième », une articulation serrée entre le discours analytique et l'impossible rapport sexuel : « La psychanalyse socialement a une autre consistance que les autres discours. Elle est un lien à deux. C'est bien en ça qu'elle se trouve à la place du manque de rapport sexuel ³⁶. »

De se trouver à cette place, celle occupée par l'amour, le discours analytique est en mesure de traiter la question de ce qui fait obstacle au rapport sexuel. Celle de la jouissance, donc. L'analyse permet à l'analysant d'avoir un aperçu sur ce qui fait son exil du rapport sexuel ³⁷, son destin de « désassorti », et de saisir qu'il le doit, certes, aux contingences de son histoire, mais que c'est là sa condition de « parlêtre ».

Qu'a-t-on de mieux à faire, avec ce savoir-là, que d'aller occuper la place du « partenaire qui a chance de répondre » pour quelques autres ? On avait demandé à Beckett pourquoi il écrivait. Il répondit par cette boutade : « Bon qu'à ça ! » Cela dit, ce à quoi Lacan invite les analystes de l'École est autre chose que ce « singulier amour du prochain ³⁸ », c'est à contribuer au savoir analytique pour « supporter (en raison) le statut de (cette curieuse) profession ³⁹ ».

Voilà. La question reste...

32. J. Lacan, « Préface... », *op. cit.*, p. 571.

33. *Ibid.*, p. 572.

34. J. Lacan, « Conférences et entretiens aux USA, Entretien à Yale University », *op. cit.*

35. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 27.

36. J. Lacan, « La troisième », *op. cit.*

37. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 131-132.

38. J. Lacan, « Préface... », *op. cit.*, p. 572.